



Laissez venir à moi les petits Enfants.





Laissez venir à moi les petits enfants.

Laissez venir à moi les tout petits enfants.
Comme on me défendit, ainsi je les défends.
Ils cherchent la clarté, je leur dois la lumière.
Leurs cris, leurs bras tendus, me sont une prière,
Ont-ils peur, ont-ils faim ? j'écoute et les entends:
Laissez venir à moi les tout petits enfants.

Laissez-moi respirer le parfum de ces fleurs
Où, ma rosée à moi, la grâce a mit ses pleurs,
Lorsque s'épanouit la sève du baptême
Je veux dans leur fraîcheur goûter les mots: je t'aime
Pour y trouver parfois un baume à mes douleurs,
Laissez-moi respirer le parfum de ces fleurs.

Je veux qu'à mon festin, ils soient les mieux servis
Et qu'étant les plus purs, ils soient les plus suivis, |
Que la foule à leurs pas s'attache frémissante,
Rallume sa ferveur à leur flamme innocente,
Et puisqu'ils peupleront d'élus mes saints parvis,
Je veux qu'à mon festin, ils soient les mieux servis,

O mes petits enfants, apaisons notre faim
Vous de moi, moi de vous; échangeons notre pain:
Le mien, c'est votre amour, mon amour est le vôtre,
Lorsque vous serez grands, n'en cherchez aucun autre,
Gardez comme aujourd'hui votre cœur sans levain,
O mes petits enfants, apaisons notre faim.





Pensée Dominante.

Protection de S. Michel

NUNE des fêtes principales que l'Eglise célèbre, dans le mois de septembre, c'est celle de la Dédicace de saint Michel, le 29 septembre. Saint Michel n'a dit qu'une parole : "*Quis ut Deus ? Qui est comme Dieu ?*" Cette devise de l'Archange rappelle le grand combat qui eut lieu dans le ciel : Michel et ses anges combattaient le dragon, et le dragon et ses anges combattaient contre lui."

" Il ne faut point hésiter, déclare Bossuet, à reconnaître saint Michel pour défenseur de l'Eglise, comme il l'était de l'ancien peuple, d'après le témoignage de saint-Jean, conforme à celui de Daniel... Si le dragon et ses anges combattent contre l'Eglise, il n'y a point à s'étonner que saint Michel et ses anges la défendent. Si le dragon prévoit l'avenir et redouble ses efforts contre l'Eglise, lorsqu'il voit qu'il lui reste peu de temps pour la combattre, pourquoi les saints Anges ne seraient-ils pas éclairés d'une lumière divine pour prévoir les tentations qui sont préparées aux saints et les prévenir par leurs secours ?"

Le pape saint Grégoire affirme que saint Michel fut l'agent des principaux événements de l'Ancien Testament ; et toutes les fois qu'il s'agit de quelque action où il est besoin d'une merveilleuse puissance, c'est lui qui est député par Dieu pour l'accomplir.

On le considère comme le Protecteur né des familles. Les parents chrétiens peuvent et doivent lui confier la garde de leurs enfants ; il les préservera des dangers auxquels ils sont exposés dans les temps mauvais que nous traversons. Il veille sur les foyers et protège les enfants contre les attentats qui menacent leur foi.



Overton **La Délivrance de St-Pierre, par le Dominiquin**
Tableau de l'église St-Pierre-aux-Liens, à Rome.

Traits de protection.

Bertrand de Salluces est sur le pont d'une rivière; ce pont s'effondre tout à coup. Une main invisible le retient dans sa chute, et une voix lui dit: "C'est moi, Michel, qui vient t'arracher à la mort; repens-toi et fais pénitence."

Guillaume de Thou, sur le champ de bataille, sent déjà l'épée du capitaine ennemi toucher sa tête, quand tout à coup l'Archange soulève la main de ce capitaine en disant: "Je t'ordonne de l'épargner, je lui laisse trois jours de vie pour qu'il se réconcilie avec Dieu et qu'il se prépare à la mort, car il est un de mes plus dévots serviteurs."

Au siège de la Rochelle, une grosse pierre tombe sur la tête de Louis XIII sans lui faire aucun mal. Ce roi, dit une chronique, fut sauvé par saint Michel, et le monarque, par reconnaissance, alla déposer cette pierre dans le sanctuaire de saint Michel.

Un pareil danger avait menacé Louis XI à Alençon. Persuadé, d'autres disent averti par l'Archange lui-même, que saint Michel l'avait préservé de la mort à laquelle il ne songeait guère à ce moment, il fit à pied le pèlerinage du Mont Saint-Michel, portant en offrande la pierre et le morceau d'étoffe qu'elle avait arraché à ses habits royaux et les suspendit à une chaîne de fer au pied du crucifix qui ornait la basilique de l'Archange.

Saint Michel, l'Ange Gardien des Papes

Une croyance générale assigne saint Michel pour ange gardien au Pontife régnant.

"L'homme constitué en dignité, nous dit saint Thomas, a pour guide de sa *personne privée* un ange d'un ordre inférieur; mais pour bien gouverner la multitude qui lui est confiée, il est éclairé par un ange supérieur."

D'après ce principe, il convient que le Souverain-Pontife, chef visible de l'Eglise militante, ait pour ange gardien le chef des milices angéliques, celui même que Dieu a établi pour gouverner en son nom l'Eglise militante.

Aussi, quand nous voyons un ange briser les chaînes du premier des Papes, les commentateurs n'hésitent pas à nommer saint Michel : "C'est lui qui défend l'Eglise, dit Cornelius à Lapidé : il prend soin aussi de son Chef." Et quand saint Pierre a franchi la double barrière des gardes endormis et la Porte de fer qui s'ouvre d'elle-même, il s'écrie dans la joie de son âme rassurée : "Je vois bien maintenant que le Seigneur m'a envoyé *un ange* pour m'arracher aux mains d'Hérode et des Juifs, qui attendaient ma mort."

Voici l'intrépide Léon-le-Grand en face du terrible Attila. Qui donc fait reculer à sa voix le fléau de Dieu ? Le barbare a vu près de Léon un céleste guerrier brandissant une épée et le menaçant de la mort, s'il n'obéit au Pontife désarmé. Lui *seul* l'a vu, *lui-même* le déclare à ses officiers, surpris d'une si nouvelle obéissance.

Un siècle plus tard, le moine qui devait être bientôt Grégoire le-Grand, reçoit à sa table un pauvre naufragé, à côté des douze pauvres qu'il servait chaque jour de ses propres mains, et, pendant le repas, il est étrangement surpris de voir ce treizième pauvre changer de figure : les cheveux blancs et la majesté de la vieillesse succèdent en lui à la vigoureuse fraîcheur du jeune homme. Grégoire le prend à part et lui demande son nom ; "Pourquoi m'interroger ? mon nom est admirable ! voici que le Seigneur m'a envoyé pour te garder tous les jours de ta vie : tout ce que tu demanderas, sois sûr de l'obtenir par mon intercession." Et bientôt, fort de ces promesses, saint Grégoire implore, avec son peuple, la cessation de la peste qui désole Rome, et et il voit, planant sur le môle d'Adrien, l'Ange qui remet son épée dans le fourreau.

Au IX^e siècle, les Sarrasins inondent l'Italie et veulent faire de Rome une cité musulmane ; mais le courage des premiers siècles de la cité des Romulus vivait en Léon IV, citoyen romain et suprême Pontife. Il triomphe de l'invasion musulmane *grâce à la protection de saint Michel* ; c'est pour l'attester qu'il fait bâtir, au Vatican, un temple dédié à l'Archange des combats.

Notons encore l'appui que saint Michel donna à Grégoire VII dans ses luttes contre l'inique empereur d'Al-

lemagne Henri IV. Rome était menacée du feu, de la famine et du pillage, quand elle voit accourir de la terre de France des hommes qui la délivrent. Leur chef visible était Robert Guiscard, mais leur guide tout-puissant était l'incomparable Archange.

Mais il faudrait résumer la vie de chacun des Papes. Qu'il suffise d'affirmer, sans craindre la contradiction, que depuis saint Pierre jusu'à Pie X tous les Pontifes romains ont professé pour le Prince des Anges une confiance et une affection toute filiales ; tous ont éprouvé les effets de sa merveilleuse protection. Voilà pourquoi ils lui ont érigé tant de sanctuaires, ils lui ont consacré tant d'hymnes et de prières, ils ont enrichi ses temples de si précieuses indulgences, ils ont recommandé son culte d'autant plus instamment que l'Eglise était plus menacée. Aux jours de schisme et de persécution, à l'heure des plus furieux assauts du monde et de l'enfer, ils se réfugient toujours sous le bouclier de saint Michel, vainqueur de Satar. Combien d'entre eux ont fait le pèlerinage du Mont-Gorgan pour recommander à l'Archange les affaires de l'Eglise !

Combien, en particulier, Pie IX, de sainte mémoire, a sollicité et obtenu par Lui de faveurs signalées ! N'est-ce pas l'*Ange gardien des Papes* qui favorisait si merveilleusement sa fuite à Gaète, puis sa rentrée triomphante à Rome, et qui, jusqu'à sa dernière heure, le défendit contre ses ennemis frémissants ? Il était désarmé, captif, et cependant toujours puissant, toujours respecté ; l'*Ange gardien* était là pour défendre le Vicaire du Christ.

Redisons souvent la belle prière prescrite par Léon XIII, et que le prêtre récite chaque matin après la messe.

Pendant ce mois de septembre, conjurons l' "Ange Gardien des Papes" d'éclairer et de soutenir notre bien-aimé pontife Pie X.



Le petit Henri

Pour les enfants de la Première Communion



DANS un petit village des Vosges dont je ne vous dirai pas le nom, la retraite de 1^{re} communion touchait à sa fin.

Le ciel donnait, ce jour-là, son plus beau soleil, et dans les arbres les petits oiseaux chantaient. Un joyeux carillon remplissait tout-à-coup les airs ; à l'appel des cloches, cinq petits garçons réunis à l'entrée du presbytère enlevèrent leurs casquettes et, mêlant leurs fraîches voix à celles des moineaux, récitèrent pieusement l'Angelus.

Il était midi, et ces enfants qui habitaient bien loin, prenaient avec eux des provisions et les mangeaient dans le jardin de M. le Curé. Ces diners de la retraite étaient le meilleur moment de la journée ! Oh !! ne croyez pas que nos petits bonshommes fussent gourmands : une sardine sur du pain, un morceau de fromage dans la poche depuis le matin, une raie de chocolat... En cinq minutes, tout était fini.

Mais ce qui rendait joyeux nos *petits diables*, c'était qu'après le rapide diner sur le pouce... M. le Curé venait les rejoindre... et alors ! (vous ne devinez pas ?) il racontait des histoires.

*
**

Ce jour-là, ce fut une galopade vers lui quand il apparut. Comme le soleil était chaud, on s'installa à l'ombre d'un grand chêne ; vous voyez le tableau : Un Curé jeune encore, cinq gamins blottis tout près de lui, un tableau de rêve qui faisait songer à Notre-Seigneur au temps où il caressait les enfants.

— M. le Curé, vous nous en raconterez une belle aujourd'hui ?

— M. le Curé, une qui fera peur ?

— Oh ! reprit Paul, le plus gentil de la bande, tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit une *histoire*

vraie, car les enfants, la veille de leur Ire communion, deviennent très sérieux et n'aiment plus les contes de fées.

Le bon Curé s'arrêta, réfléchit et ne quittant pas les frimousses attachées à son regard : " Eh bien, dit-il, voici une histoire très vraie... Il était une fois un petit garçon de votre âge qui, depuis de longues semaines, soignait son papa malade. Sa maman était morte depuis longtemps ; aussi, vous comprenez comme ce pauvre petit était triste de voir qu'à son tour son père gardait le lit... et ne se remettrait jamais peut-être. Pour le soigner, son fils Henri mettait tous ses soins. Quand son papa était plus mal, qu'il toussait bien fort, Henri courait au médecin.

La visite du docteur remontait toujours un peu le malade, mais il est des souffrances dont on ne se guérit pas... Tous les soirs, agenouillé près de son lit, l'enfant faisait sa prière, mais il la disait tout seul, car son père ne voulait pas prier avec lui. C'était un de ces hommes qui croient pouvoir se passer du bon Dieu.

Un jour, Henri regardant à la fenêtre, lui avait dit timidement :

" Tiens, voilà M. le Curé qui passe, voudrais-tu qu'il entre te dire bonjour, papa ? "

— Non, je te le défends bien.

Voyant que sa tentative n'avait pas réussi, il en inventa d'autres :

" M. le Curé a de beaux fruits dans son jardin, si tu voulais qu'il t'en apporte ? M. le Curé sait dire de bonnes paroles qui consolent "

Mais rien ne prenait, le père trouvant toujours des prétextes pour refuser.

Une nuit pourtant, le pauvre malade eut des quintes qui le secouèrent violemment, il respirait péniblement, son teint palissait peu à peu, il devenait blanc comme ses draps. L'enfant qui le veillait avait beau donner des tisanes, la nuit était longue et le petit tremblait de tous ses membres, de froid et d'anxiété.

" Si papa allait mourir, songeait-il, il n'est pas confessé, oh ! mon Dieu, venez à mon secours ! "

Son père s'apaisa, on eût dit qu'il voulait parler... il parla en effet :

— Henri, je souffre beaucoup ; mais il fait nuit et tu n'es pas courageux ?

— Quoi donc, papa, je chercherai le médecin, je ferai tout ce que vous désirez.

— Non, ce n'est pas ce médecin-là que je veux, c'est l'autre, le dernier médecin, le meilleur, Monsieur le Curé, cherche-le moi.



Henri eut au cœur un choc de violente émotion : “J’y cours, papa, et je reviens bientôt avec lui”.

Une demi-heure après, précédé d’une lanterne sourde, un prêtre en surplis blanc, conduit par Henri, entrait dans la maison du mourant.

Tandis qu'en sanglotant dans la chambre voisine, l'enfant priait pour son père, celui-ci inclinait son front pâle sous le plus beau geste que Notre-Seigneur ait appris au prêtre, sous une dernière absolution :

“ Oh ! mon cher petit, approche, dit-il à son fils, regarde, je suis tout calmé par la paix de Dieu qui m'a *refait* l'âme. Je vais te quitter, je sens que la mort vient, je suis triste de t'abandonner et pourtant jamais je n'ai été si heureux. La confession est la plus grande grâce de Dieu, puisque, même à l'agonie, elle apporte tant de joie. Respecte les prêtres, ils sont plus puissants que les médecins ; à leur parole les plaies profondes et intimes se cicatrisent, les plus grands péchés s'effacent.

Prie, mon Henri bien-aimé, pour que tous les malades aient à leur heure dernière un prêtre qui les bénisse... ! ”

Epuisé, il s'arrêta... L'enfant s'était jeté à genoux, une lumière subite éclairait son âme ; pour la première fois il comprenait la grandeur de l'absolution, le pouvoir immense du sacerdoce, la beauté divine qui le rend aussi fort que Dieu : “ Papa, afin qu'il y ait un prêtre de plus pour pardonner, je serai prêtre moi aussi ”.

L'âme de celui qui partait aux rivages éternels entrevit comme dernière vision terrestre, la place de son fils dans la blanche théorie des lévites du Seigneur.

M. le Curé, qui, bouleversé par cette double conquête de la grâce, assistait à cette scène émouvante, prit dans sa main la petite main de l'orphelin et ne la quitta plus ; il fut son père désormais. Maintenant l'enfant a grandi, il a passé par le séminaire, il s'est donné avec toute l'ardeur de sa jeunesse à Jésus. Il est prêtre, il est curé. Toujours, quand sa main se lève pour absoudre, il songe à la dernière absolution de son père qui fut pour lui la grâce de sa vocation.

*
**

Les cinq enfants qui écoutaient ce récit, crurent sans peine à la *vérité* de cette histoire, car dans les yeux de celui qui la leur racontait perlaient des larmes.

“ Mes chers enfants, cette histoire n'est pas finie,

ajouta-t-il ; le petit Henri dont je vous ai raconté la vocation, voulez-vous savoir où il habite, ce qu'il est devenu ? ''.

Et Paul, dont l'âme, pure et limpide comme le cristal, devinait mieux les secrets, s'écria :

— Le petit Henri, c'est vous, Monsieur le Curé.

70 ans de prêtrise



RÊTRE depuis 70 ans !

Des cérémonies très émouvantes ont eu lieu le 10 juin, à la chapelle des Religieux du T. S. Sacrement de la maison de Bruxelles. Le Très Révérend P. Audibert, ancien Supérieur Général, âgé de 94 ans et portant très vaillamment le poids d'un si grand âge, a célébré le 70^{me} anniversaire de son ordination sacerdotale par une grand'messe solennelle qu'il a chantée d'une voix forte et vibrante. Il prêche régulièrement chaque mois ; il a tenu à faire lui-même, à l'Évangile de la messe jubilaire, le sermon de circonstance. Cette allocution, on ne peut plus impressionnante, a fait couler bien des larmes. Après l'Évangile le vénéré jubilaire a donné la bénédiction papale, faveur que le Saint Père avait daigné lui accorder.

Extrait de l'allocution du P. Audibert, S. S. S.

Benedic, anima mea, Domino qui coronat te in misericordia et miserationibus, qui replet in bonis desiderium tuum, renovabitur ut aquilæ juvenus tua, (Ps. 102).

Bénis, ô mon âme, le Seigneur, car c'est Lui qui te couronne de miséricorde et de grâces : c'est Lui qui remplit tes désirs en te comblant de biens et qui renouvelle ta jeunesse comme celle de l'aigle.

“Tel est le cantique d'action de grâces qui vient naturellement, en ce jour mémorable, sur mes lèvres émues. Et qui pourrait comprendre qu'un autre sentiment que celui d'une vive et profonde reconnaissance remplit mon âme tout embaumée du souvenir des bienfaits divins ?

“Bénis donc, ô mon âme, le Seigneur et garde le souvenir de ses ineffables tendresses : “ *Benedic, anima mea, Domino et noli oblivisci retributiones ejus.* ”

“C'était en 1843, et à pareil jour, il y a par conséquent 70 ans, que Notre Seigneur ne tenant aucun compte de mon indignité, daignait dans un excès de miséricorde et d'amour, m'élever à la dignité sublime du sacerdoce, ce monument sublime et gigantesque dont le sommet touche aux cieux et dont les fondements descendent jusque dans les profondeurs du monde moral. Jésus, Souverain Prêtre, m'associait ainsi à son sacerdoce éternel et me disait ainsi avec amour : “ *Te voilà prêtre pour l'éternité, — Tu es sacerdos in æternum !* ” — Et en même temps il me réservait au milieu de ma course, comme signe éclatant de sa prédilection, une place d'honneur en son sanctuaire avec le titre auguste de religieux du Très Saint Sacrement : deux titres de gloire dont je ne saurais jamais assez le bénir. Bien-aimés confrères et vous pieux fidèles, veuillez l'en remercier avec moi et pour moi. *Magnificate Dominum mecum.* ”

Ici l'orateur fait un résumé touchant des privilèges inouïs de l'état sacerdotal et des hautes vertus qui doivent orner le prêtre ; il insiste particulièrement sur ce fait prodigieux qu'il a le pouvoir et le devoir si consolant d'offrir chaque jour, oui chaque jour, le divin Sacrifice.

Après avoir développé ces pensées, le Très Révérend Père s'écrie : “ Jugez maintenant, mes frères, si vous le pouvez, qu'elle devrait être la grandeur de ma reconnaissance, si on la mesure au nombre de messes que j'ai célébrées et de communions que j'ai faites durant 70 ans de sacerdoce ; cela ce chiffre par plus de 25,000 ! ”

Le pieux jubilaire arrive alors à sa seconde réflexion qui est pour lui une seconde source d'actions de grâces :

“ Etre prêtre de Jésus-Christ, c'était déjà une faveur et une gloire inestimable ; ce n'était point toutefois le dernier terme des miséricordes de Notre-Seigneur à mon égard. Le divin Maître me réservait la faveur de l'honorer tout particulièrement dans son sanctuaire. C'est la Très Sainte Vierge qui daigna me faire connaître cette vie nouvelle par un de ses plus dévoués serviteurs.

“ Quel beau jour que celui où le vénérable Père Eyraud, alors encore Supérieur du collège des Pères Maristes à la Seyne, près Toulon, où moi-même j'étais vicaire à la cathédrale Ste-Marie, vint me révéler son projet de fondation et me déclara formellement, de la part de Notre-Seigneur, que j'étais appelé à partager avec lui sa nouvelle vie eucharistique !

“ Plus heureux encore celui où, soulevé en quelque sorte par la puissance de la grâce divine, je pus enfin rompre les liens si forts qui me retenaient dans le ministère paroissial que j'exerçais depuis vingt ans et gagner le nouveau cénacle où m'attendait le Père et où Jésus me réservait des joies exceptionnelles.”

Le Très Révérend Père Audibert redit alors les beautés merveilleuses de la vie d'adoration et de glorification que mènent les Religieux du Très Saint Sacrement au pied de l'ostensoir, et la nuit et le jour, vie admirable et toute céleste qui n'exclut point pourtant une certaine dose d'apostolat extérieur, car il est de la nature du feu de se répandre et des cœurs embrasés d'amour ont besoin de mettre le feu à d'autres cœurs.

Cette belle mission d'adorateur et d'apôtre, voilà bientôt cinquante ans qu'il l'a remplie. Quel honneur et quelle grâce ! Comment a-t-il répondu aux avances miséricordieuses du Seigneur !

Ici le bon père s'humilie profondément et demande pardon à Dieu de ses ingratitude et supplie ses confrères et les fidèles présents de l'aider à ne pas rester ingrat en présence de tant d'amour.

A l'issue de la Messe, qui était l'un des chefs-d'œuvre de Perosi, la Messe *Te Deum laudamus*, on chanta le *Te Deum* et le Très Révérend Père donna la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Le Très Révérend Père reçut à l'occasion de son jubilé mille témoignages de respect et d'affection. — Mais le plus beau cadeau qu'il ait reçu ce fut le don d'un ornement complet (chasuble et chape avec huméral, dalmatique et tunique, étole et bourse pour l'exposition du Très Saint Sacrement).

*
* * *

L'ornement en question dont toutes les pièces précieuses ont servi aux cérémonies de la grand'messe du 10 juin, est de soie moire antique, rehaussée de broderie or fin (mélange de raisins et d'épis entrelacés avec couronnes royales) d'un gracieux effet.

On remarque sur les parties principales de l'ornement des sujets de broderies en diverses couleurs : sur la chasuble et la chape, est représentée l'image de N. D. du T. S. Sacrement, imitée tout à la fois du tableau vénéré en notre église St-Claude à Rome et de la belle statue en marbre sculptée au Vatican et bénite par S. S. Pie X ; — sur les orfroies de la chape, sont brodés 2 médaillons : l'un représente le Vén. P. Eymard recevant de la Ste-Vierge à Fourvière la mission de fonder sa Congrégation ; — l'autre représente S. S. Pie X approuvant l'invocation et le culte de N. D. du T. S. Sacrement ; — sur le voile huméral est représenté St Jean communiant la Ste-Vierge.

Nous unissons ici nos vœux à ceux du Souverain Pontife, de tous ses confrères et amis reconnaissants, et nous souhaitons au vénéré jubilaire de pouvoir longtemps encore continuer à faire descendre sur l'autel le Dieu " qui renouvelle chaque jour sa jeunesse."

AD MULTOS ANNOS.

////////////////////////////////////
Avantages spirituels offerts à nos Abonnés.

1. Ils ont part à une messe célébrée chaque semaine, soit 52 Messes par an, à leurs intentions, pour les vivants et pour les défunts. Ils participent, en outre, à toutes les prières et bonnes œuvres de la Communauté du T. S. Sacrement.
2. Ils ont part, après leur mort, à un Service solennel, célébré chaque année, à perpétuité, dans le cours de novembre.
3. Nos abonnés ont le mérite de soutenir l'Œuvre de l'Exposition perpétuelle du Très Saint Sacrement dans notre Sanctuaire.

SUET D'ADORATION

Vie de prière de Jésus au Très Saint Sacrement.

I. — Adoration.

Que fait Jésus au Très Saint Sacrement, à la faveur de la vie silencieuse qu'Il y mène? Sa grande et permanente occupation, c'est la *Prière*, dans le double but de glorifier son Père, et de venir au secours de notre faiblesse. L'autel, c'est la montagne sainte d'où s'élève sans cesse la prière de Jésus-Hostie, qui continue ainsi ce qu'il faisait pendant sa vie mortelle, et ce que le grand Apôtre nous apprend qu'Il poursuit dans le ciel, où il est toujours vivant pour interpeller auprès de son Père.

Oh! que cette prière de Jésus est admirable!

Jésus prie avec *humilité*. Il s'abaisse jusqu'au néant devant la Majesté Divine, se faisant plus petit qu'un grain de cette poussière que nous foulons aux pieds! Rien n'égale la profondeur de son respect et de ses humiliations.

Jésus prie avec *confiance*, sachant qu'il est toujours exaucé à cause du respect qui Lui est dû: et il peut Lui-même faire ce qu'il demande.

Jésus prie surtout avec *persévérance*. Sa prière n'est suspendue ni jour, ni nuit, et elle durera autant que le Sacrement de nos autels, qui lui-même durera autant que le monde.

Jésus prie le jour pour ceux qui combattent, qui travaillent, qui se dévouent, afin que leur travail soit saint, leurs combats victorieux, et leur dévouement persévérant.

Il prie la nuit pour ceux qui souffrent, pour ceux qui ne prient pas (et le nombre en est considérable), car il faut que la prière soit permanente pour tenir toujours ouvertes les sources de la grâce, et toujours actifs les rapports du Ciel avec la terre.

Aux prières de son Divin Epoux, l'Eglise doit toutes ses victoires, tous ses triomphes, son immortelle fécondité, cette floraison permanente d'innocence et de sainteté, qui est son privilège inaliénable.

A ses prières l'Eglise doit le zèle de ses apôtres, le courage des martyrs, la pureté des vierges, la charité et le dévouement du sacerdoce catholique.

Ajoutons pour notre consolation, que Jésus au Saint Sacrement, comme au ciel, prie pour tous, et pour chacun de nous en particulier.

Comment pourrions-nous, après ce sublime exemple, ne pas remplir avec fidélité le grand devoir de la prière?

Suivant le conseil du Divin Maître, prions et ne cessons jamais de prier. Rien d'ailleurs ne saurait l'honorer davan-

tage, puisque par là nous confessons notre misère et notre pauvreté, notre impuissance absolue à suffire de nous-même à nos besoins, et nous déclarons avoir une foi entière en sa puissance pour nous faire du bien, et en sa bonté pour le vouloir.

O Seigneur Jésus, faites de nous des âmes de prière !

II. — Action de grâces.

La prière qui est un devoir rigoureux de l'âme chrétienne vis-à-vis de Dieu, est en même temps un besoin du Cœur de Dieu, et ce besoin, la reconnaissance nous presse de le satisfaire.

La plus douce joie du Cœur divin, c'est d'être prié, parce que sa plus grande gloire, c'est d'exaucer. On dirait qu'il ne se croit Dieu qu'autant qu'on le prie, tant il est empressé de recevoir nos demandes, et généreux à accorder ses grâces. "*Demandez et vous recevrez.*" Il les justifie, en accordant tout à qui demande tout.

Qui donc pourrait refuser à Notre-Seigneur cette satisfaction ? Serait-ce notre misère qui nous éloignerait de la prière ? Mais sachez que notre propre misère représentée à la miséricorde de Dieu, y sert, dit Tertullien, de puissant avocat pour obtenir ses grâces.

N'avons-nous pas d'ailleurs à compter sur la parole du Divin Maître Lui-même : "*Je vous le dis en vérité, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, Il vous le donnera.*"

Quelle promesse ! quel appui ! Notre-Seigneur nous ouvre par là sur la Toute-Puissance un crédit sans limites, et nous met entre les mains des trésors infinis ! Il nous fait entendre qu'en tout lieu, à toute heure, autant de fois qu'il nous plaira, nous pouvons nous présenter à son Père, avec l'assurance d'être parfaitement accueillis, non toutefois comme des étrangers, des inconnus, mais comme ses enfants ; ayant par conséquent non seulement droit d'accès à son Trône, mais encore droit de cité dans le ciel des cieux qu'il habite.

Si donc nous avons soin de paraître devant la face du Père céleste, à raison et en vertu du nom suradorable de Jésus dont nous sommes devenus les frères ; si c'est en nous inspirant de ce nom béni, que nous Lui exposons nos besoins et nos désirs, nous ferons valoir à ses yeux ce nom qu'il aime, et nous l'inclinerons ainsi à se montrer favorable et à bénir notre requête.

Et ce que le Père céleste daignera vouloir pour nous, Notre-Seigneur déclare qu'il le fera : "*Hoc faciam.*" Il le fera par amour pour *Lui* et pour *nous* — pour *Lui*, parce qu'en tout il lui est doux d'obéir à son Père ; pour *nous* aussi, aux intérêts de qui il est toujours et tout entier dévoué. Il le fera encore parce qu'il l'a promis, et qu'il ne

peut trahir sa parole. Il le fera enfin, parce qu'il y va de la gloire même de son Père pour qui il vit, travaille et s'im-mole ici-bas.

Quel amour! Sachons y répondre par la reconnaissance.

III. — Réparation.

Le démon connaît l'efficacité de la prière. Il sait qu'il ne peut rien contre une âme qui y est fidèle, armée qu'elle est alors de la force de Dieu même. Aussi le grand artifice de l'ennemi de notre salut, c'est de rendre l'âme muette et de la réduire à l'impuissance de la prière, et il n'y réussit que trop, malheureusement. Tenons-nous en garde contre cette tentation, de toutes la plus dangereuse.

Mais en dehors de cette cause générale, il importe de désigner deux autres causes de l'inefficacité de nos prières.

I. La première, la *dissipation*. Que peu d'âmes savent bien prier! Hélas! trop souvent nos paroles sentent le vide, car nous ne pensons ni à Celui qui se tient devant nous, ni même aux formules que notre bouche prononce, et nous nous retirons de notre commerce avec Dieu aussi pauvre que lorsque nous sommes venus.

Notre prière est donc un acte inutile, stérile, c'est-à-dire que nous possédons inutilement la plus grande puissance qu'il y ait au monde.

Or, Dieu ne saurait consentir à une pareille stérilité, car la prière, c'est la parole même de Dieu, déposée dans notre bouche, et destinée au plus noble et saint usage qui se puisse concevoir.

Examinons où nous en sommes.

II. La deuxième cause — le *péché véniel d'habitude*.

Nous savons à quel point Dieu aime les âmes : Il les aime à l'excès, sans mesure... Mais quand il voit le peu de cas qu'on fait de son amour, qu'on le contriste par des fautes sans cesse renouvelées, et qu'on n'a pas assez de cœur pour lui faire le moindre sacrifice, à la fin, il se lasse, son amour blessé lui aussi se replie en quelque sorte sur Lui-même.

Il y a donc dans le péché véniel souvent répété, et dans la tiédeur qui en est la conséquence, quelque chose de bien pénible pour le Cœur de Dieu, une des plus graves injures qu'une créature puisse lui faire.

Et dans ces conditions, si l'on n'a point hâte de sortir de cet état d'indélicatesse et de tiédeur, on s'expose à ne plus pouvoir par la prière et l'adoration même, se mettre en rapports intimes avec Notre-Seigneur, qui est là tout brûlant d'amour en son divin Sacrement, et qui ne s'est ainsi rapproché de nous, que pour y être parfaitement prié et adoré.

Un seul moyen nous est donné pour sortir de ce déplorable état, la *Pénitence*, qui purifie l'âme et la met en état de

satisfaire à la justice Divine ; elle prépare ainsi le retour à la prière ; et ce travail de perfection doit être permanent. Ne reculons donc point devant l'emploi de ce moyen si merveilleusement efficace.

IV. — Prière.

Quelles en sont les conditions ?

L'apôtre S. Jacques disait à ses fidèles : "*Vous demandez et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal.*"

Appliquons-nous donc à bien prier.

1. Prions d'abord avec *Foi* ; bien pénétrés de cette pensée que c'est à Dieu que nous parlons, et qu'il nous écoute : que présent à toute créature, il l'est spécialement à celui qui prie, pour observer ses besoins, ses désirs, son respect, sa ferveur, l'application de son esprit, les gémissements de son cœur, les humiliations de son corps, toutes ses démarches, jusqu'aux mouvements de ses yeux et de ses lèvres, pour l'exaucer ensuite selon la mesure de sa foi.

2. Prions avec *Humilité*. Pas de vertu qui ait plus de cré-dît auprès de Dieu — rien ne pourrait Lui être refusé.

Faisons-nous bien petit devant Dieu. — Ainsi sommes-nous à notre place. "L'humilité, dit Mgr Gay, c'est la tente où Dieu habite, et converse avec nous."

Plus la prière s'abaisse, plus elle s'élève, plus elle semble descendre aux profondeurs du néant, plus elle monte vers le Ciel, et pénètre dans les mystérieux abîmes de la miséricorde.

3. Prions avec *Confiance*. Nous vous en avons déjà indiqué les motifs. Comment se défier de notre Père, alors qu'il nous invite Lui-même à demander, et qu'Il a de Lui-même tout promis à la prière ?

La prière qui n'espère pas, c'est une flamme sans aliment qui luit un instant, et meurt.

Qui n'attend pas tout de la Miséricorde Divine, pose des limites à sa charité qui n'en a pas, et par là même, il ne mérite pas d'être exaucé.

4. Il faut enfin prier avec *Persévérance*, à l'exemple de Jésus-Christ, et cela malgré les difficultés, les répugnances, les rebuts apparents, les sécheresses, les délaissements. *La prière ne vaut pas ce qu'elle coûte.* — Tenons compte de la parole du Maître : "*Il faut toujours prier et ne jamais se lasser.*"

La chose n'est pas impossible.

Le cœur prie toujours, quand nous entretenons en nous la résolution ferme de ne nous écarter jamais de la ligne du devoir, de nous conformer en tout à la volonté divine. "Le cœur prie toujours, dit S. Augustin, quand il désire toujours, et le cœur désire toujours quand il aime."

Demandons surtout l'esprit de prière, car c'est là, la grâce des grâces.

Une âme Eucharistique

La Vicomtesse Le Vasseur

1810-1868

Sous ce titre : *Une âme eucharistique*, la Société Saint-Augustin a publié la biographie de Mme la Vicomtesse Le Vasseur. La lecture de ce livre laisse un étonnement et un regret : l'étonnement qu'il n'ait pas paru plus tôt, et le regret qu'il soit si court. Peut-être, il est vrai, l'opportunité de sa publication est-elle plus grande aujourd'hui qu'il y a quarante ans. Les désirs si réitérés et si explicites de la sainte Eglise de ramener tous les chrétiens à la communion quotidienne feront trouver un exemple imitable, bien plus un idéal auquel les personnes mêmes du monde doivent tendre, là où, il y a quarante ans, on se serait contenté d'admirer.

Elle naquit à Reims le 28 janvier 1810. Prévenue des grâces divines, et, comme le disait le P. Olivain, " d'un prédilection inouïe de Notre-Seigneur ", elle sentit s'allumer dans son cœur l'amour de Jésus, et surtout de Jésus en l'Eucharistie. Dès avant sa première communion, un attrait intérieur la poussait à désirer la communion quotidienne comme l'aliment de sa vie. Elle fit graver sur un anneau ces deux mots, qui étaient pour elle tout un poème : J'aime Jésus. " J'affirmais ce dont j'étais sûre, écrira-t-elle plus tard, et j'étais capable de dire à Jésus, s'il avait voulu dire le contraire, qu'il s'amusait de sa servante. " Rien, d'ailleurs ne trahissait cette abondance de vie intérieure, sinon ce quelque chose d'ineffablement pur que donne l'entretien ininterrompu avec le roi des vierges.

Quand elle dut orienter sa vie, le motif déterminant de sa résolution fut l'attrait eucharistique. A dix-neuf ans, elle épousait son cousin, le vicomte Le Vasseur, et voici comme elle explique sa conduite :

" Je n'ai jamais pensé à entrer en religion parce que la communion quotidienne y est difficile, souvent impossible, et que je ne pouvais croire que Jésus-Christ

voulut m'imposer un frein. Je me suis mariée parce que je pouvais, dès lors, aller à l'église sans être accompagnée et quand je le voulais. Je me suis mariée à mon cher Edmond parce qu'il allait à la messe tous les jours. ”

Se croira-t-elle par son mariage destinée à une intimité moins étroite, à des rapports moins affectueux vis-à-vis de Celui qui la captive si complètement ? Point du tout. Elle ne fait point la part de Dieu dans sa vie. Tout est pour Lui. Elle était de ces âmes dont saint François de Sales dit : “ Non seulement elles aiment Dieu sur toutes choses et en toutes choses, mais elles n'aiment que Dieu en toutes choses, de sorte qu'elles n'aiment pas plusieurs choses, mais une seule chose qui est Dieu. ” Dans sa famille, chez les pauvres, en voyage, dans les salons, à qui pense-t-elle ? à Jésus-Eucharistie. Que veut-elle ? Le faire aimer de tous ceux qui l'approchent.

M. Le Vavas seur était digne de sa compagne. Magistrat distingué, il démissionna en 1830 et consacra dès lors sa vie aux œuvres de charité et d'apostolat social. Sa piété était ardente. “ Je n'oublierai jamais, écrit un prêtre, l'expression de profonde humilité et de vive foi qui resplendissait sur la mâle figure de M. Le Vavas seur un jour où il vint à la sacristie me demander la faveur de servir ma messe. Comme le noble servant remplissait dignement ses fonctions ! ”

Mère de quatre enfants, Mme Le Vavas seur ne voulut partager avec personne les prérogatives et les devoirs que lui donnait sa maternité. Elle dirigea seule l'éducation de ses filles qui ne la quittèrent jamais jusqu'à leur mariage. Pour son fils, elle le garda près d'elle tant qu'il lui fut possible, lui donnant même des leçons de latin qu'elle savait fort bien. Et quand elle dut le laisser aller au collège, aux écoles spéciales, puis dans la vie de garnison, avec quelle sollicitude elle le suivait par la pensée, continuant par ses prières incessantes et par des lettres admirables d'élévation et de tendresse, son œuvre maternelle près de ce fils si aimé dont elle voulait faire non seulement un chrétien mais un saint. Elle suffisait à tout, menant de front l'éducation de ses enfants, l'accomplissement d'une foule de

bonnes œuvres et les exercices de piété, sans cesser d'être la maîtresse de maison ayant l'œil à tout et devant les besoins de tous et sans négliger aucun des devoirs de société que sa haute position lui créait et qu'elle accomplissait avec tant de grâce. La surabondance de vie divine qui inondait son âme donnait à ses rapports un charme que tous subissaient. Elle-même a écrit quelque part : " Quand le cœur de Dieu se met à la place du nôtre, quelle attraction il opère et comme on y est pris, sans pouvoir définir l'attrait qui nous captive ! "

Quand Paris s'éveillait, elle était debout depuis longtemps. Elle avait déjà prié, médité. Elle assistait à la première messe et y communiait chaque jour. Suivait une longue action de grâces. Puis elle quittait l'église, emportant le désir de voir se lever un lendemain qui ramènerait le bonheur d'une communion nouvelle. Rentrée à son foyer, elle mettait à jour sa volumineuse correspondance et s'occupait de ses enfants. Puis elle allait à ses chers pauvres, aux courses multiples nécessitées par les diverses œuvres qu'elle dirigeait, ne se lassant d'aucun rebut, d'aucun insuccès. Travaillant pour Dieu seul, toutes contrariétés étaient reçues de sa main et utilisées pour sa gloire.

Partout où elle passait, elle était l'âme de toutes les bonnes œuvres. Comme la femme forte de l'Écriture, elle ne mangeait pas son pain dans l'oisiveté. Dieu sait combien elle a visité de pauvres malades, assisté de mourants, réhabilité de mariages, préparé de premières communions, de baptêmes ou d'abjurations. Ramener au bercail une brebis égarée était sa plus douce jouissance, et rien ne lui coûtait pour gagner une âme. Le P. de Ravignan lui confiait parfois les ministères les plus difficiles, et quand il rencontrait une affaire inextricable, sa dernière ressource était de dire : Allez trouver Mme Le Vavasseur...

L'Eucharistie était le foyer de cette charité débordante. La pensée de Notre-Seigneur au Saint Sacrement, ou, pour mieux dire, dans la sainte communion, était devenue pour elle plus qu'une habitude permanente : c'était un acte continu, un élan spontané de son âme.

Nous avons dit le besoin qu'elle avait depuis l'enfance de cette communion de chaque jour. Cet attrait cependant était accompagné de la crainte que cette faim de l'Eucharistie ne fût une illusion. Pendant longtemps, elle porta en elle-même ce doute sans vouloir en faire l'aveu. Elle faillit s'évanouir de joie le jour où un bon curé de campagne, auquel elle se confessait par hasard, lui dit : " Suivez l'attrait sans résistance. La très sainte Eucharistie doit être votre vie, votre voie, votre tout. Jésus-Christ est chez vous seul maître et ami. Je vous défie de vous séparer de lui. " — " Ah ! s'écria-t-elle, voilà la parole que j'attends depuis vingt et un ans. Je ne doutais pas, mais il fallait une assurance sacerdotale. Je ne croyais pas être trop hardie avec Notre-Seigneur, mais pouvais-je me reposer sur mon assurance intérieure ? Je la sentais pourtant si vivement que si Jésus-Christ lui-même m'avait dit d'écarter ce sentiment, je lui aurais répondu : *Rabboni*, oh ! je vous connais, ne vous déguisez point. Mais tant qu'une parole sacerdotale n'avait pas confirmé cette assurance intime, je ne croyais pas pouvoir m'y abandonner. J'attendais cette grâce de la bonté de Notre-Seigneur. "

Le prêtre qui lui donnait cette assurance, M. l'abbé Montauzé, était lui-même tout embrasé d'amour pour le Saint Sacrement. Une pieuse intimité s'établit entre ces deux âmes, tout employées à parler de l'amour de Jésus-Hostie.

Mme Le Vasseur avait deux bonheurs en ce monde : la communion et l'absolution. Le sacrement de pénitence était pour elle une seconde communion. Elle le recevait avec autant de piété que la sainte Eucharistie. Il lui semblait y voir Jésus-Christ s'approchant de son âme pour y répandre le calice de son précieux Sang. Aussi se confessait-elle très fréquemment. " Il arrive une époque dans la vie, écrivait-elle, où deux mots la dominent et la régissent : l'absolution et la communion, seul et unique attrait des âmes que Jésus-Christ a touchées. "

Dieu l'avait prise tout entière, sans la ravir à ceux dont elle faisait la joie et la force. Et elle réalisait le mélange si rare d'une vie très active et d'une très haute

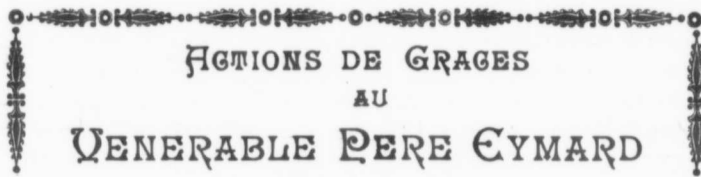
contemplation. Entendons-la dépeindre cette vie cachée en Jésus-Christ.

“ Voici, écrit-elle au P. Olivaint, une pensée qui m'est revenue bien des fois tous ces jours. Je vous la donne telle qu'elle m'est venue, convaincue que Notre-Seigneur en est l'inventeur. Il m'a dit qu'il était comme un *cocon* dans lequel le petit ver s'enferme avant de devenir papillon et de s'envoler dans les airs ; que j'étais enfermée, moi, dans un cocon formé par l'Eucharistie, dans lequel, petit ver, je devais vivre seule en dehors de tout... Que dans ce cocon, vrai ciboire entouré de soie, fermé à tous les yeux, l'Eucharistie, me servait de nourriture, et le Sang de Notre-Seigneur servait à me désaltérer. Mais ce bienheureux cocon n'avait pas d'issues... ”

“ Tu sais, me dit Notre-Seigneur, que notre alliance date de loin et remonte à ton baptême. Depuis ce temps, tu es à moi et je t'ai appelée ma bien-aimée, l'épouse de mon choix. Je t'ai été bien fidèle. Et toi ?... Je veux qu'à l'avenir nous ne nous quittions plus. Je ferai tout avec toi, même les actions de ta vie commune. Je mangerai, parlerai, agirai avec toi, réalisant dans ta vie ce qui est dit par rapport à mes mystères. Tu me croiras présent et faisant ce que tu fais présentement. Chaque fois que ton intention sera mienne et que tu surnaturaliseras ton action, je renouvellerai par là l'acte du sacré mariage que j'ai contracté avec toi. Je te donne et te concède le droit de mon Sang ; tu en useras autant que tu le voudras et le pourras. Je te livre mon Corps sacré chaque jour, et spirituellement chaque fois que tu le désireras. Enfin tout ce qui est à moi est à toi. Que veux-tu que je te donne que je ne t'aie déjà donné ? ”

Voilà le secret de la puissance d'action de Mme Le Vasseur. C'était Jésus vivant en elle et agissant par elle. Rien d'étonnant dès lors qu'il l'ait choisie pour opérer de grandes œuvres. La principale fut l'institution de l'Adoration perpétuelle en France. Bien que d'autres âmes en aient reçu aussi l'inspiration et aient travaillé à l'établir, il semble qu'elle fut la première confidente de ce dessein de la miséricorde de Notre-Seigneur.

(A suivre)



ACTIONS DE GRACES

AU

VENERABLE PERE EYMARD

En rapportant les guérisons suivantes, attribuées par ceux qui les ont obtenues à l'intercession du Vénéralle P. Eymard, nous n'entendons nullement prévenir le jugement de la sainte Eglise, ni nous prononcer sur le caractère surnaturel de ces faits.

Masson : Veuillez publier ceci pour la gloire du vénérable Père Eymard.

Il y a trois semaines une petite enfant de trois ans était couchée sur un banc près d'un mur sur lequel était accroché un couteau dont on se sert pour hacher la viande. Par-dessus était placé du linge ; alors j'eus besoin de ce linge, et en le prenant le couteau tomba sur la tempe de l'enfant et lui fit une coupure d'un pouce de long. Je suis certaine que cette blessure était grave, mais dans ma peine et mon excitation j'eus l'heureuse idée de lui appliquer l'image du Père Eymard. Le sang cessa de couler aussitôt et je promis de le faire publier dans le petit Messenger si sa blessure guérissait vite ; maintenant qu'elle est parfaitement guérie je viens accomplir ma promesse. Mille remerciements au vénérable Père Eymard.

Dame C. P.

St-Boniface de Shawinigan : Ma fille souffrait depuis plusieurs années d'une fistule qui guérissait et reprenait toujours. J'ai fait promesse de faire inscrire sa guérison dans votre petit Messenger, si je l'obtenais par l'intercession du Vén. Père Eymard. La guérison est obtenue. Gloire et reconnaissance à Jésus-Hostie et au Vén. Père Eymard."

Mde A. L.

St.-Magloire, Co. Bellechasse : Par l'application de l'image du Vénéralle Père Eymard, j'ai été guéri d'un rhumatisme au cœur qui m'affectait dans une certaine mesure, depuis au-delà de vingt ans, et en actions de grâces, je vous prie de le publier.

F. J.

Fleur Eucharistique

La Bienheureuse Emilienne de Cerchis



A bienheureuse Emilienne, de la noble famille des Cerchis, naquit à Florence en 1219. Dès sa plus tendre jeunesse, on remarqua en elle un attrait spécial pour la vertu, en particulier pour l'humilité et l'abnégation qu'elle pratiqua toujours d'une manière héroïque.

Mariée à l'âge de seize ans, par obéissance, elle veilla soigneusement à ne pas laisser distraire son esprit par les vains plaisirs du monde. Elle demeura toujours fidèle à ses exercices de piété et de charité. Souvent on la voyait se priver de ses repas pour donner à manger aux pauvres. Ceux-ci savaient qu'ils seraient toujours bien accueillis s'ils recouraient à Emilienne. A vingt et un ans elle devenait veuve.

Son père chercha, il est vrai, à l'engager de nouveau dans les liens du mariage, mais la résolution d'Emilienne était prise : "J'ai déjà choisi un autre époux," répondait elle. Et elle déclarait qu'elle était prête à se jeter dans les flammes plutôt que de consentir à de secondes noces.

Devant une telle résolution, le père d'Emilienne n'insista pas ; mais il voulut se venger. Il retira à sa fille toute la dot qu'il lui avait constituée au moment de son mariage et ne lui laissa que ce qui lui était strictement nécessaire pour sa subsistance.

Dénuée de toutes ressources, notre bienheureuse se vit obligée de restreindre ses aumônes. En même temps, ce père dénaturé lui assigna comme logement une cellule étroite et retirée dans la tour du château.

Un jour il lui sembla entendre la voix de Dieu qui l'appela à la vie religieuse. Mais ses pieux désirs ne

purent se réaliser : au moins voulut-elle se faire recevoir du Tiers-Ordre de Saint-François.

A partir de ce moment, elle n'eut plus de commerce avec le monde ; toute sa conversation fut dans le ciel, avec le Dieu de nos tabernacles. En dehors de ces célestes entretiens, les seules conversations qu'elle se permit n'avaient trait qu'aux affaires de son âme et aux œuvres de charité envers les pauvres, qui la considéraient comme leur mère et dont elle se regardait comme la servante.

Elle ne sortait de sa cellule que pour se rendre chaque matin à l'église voisine où elle assistait au saint sacrifice et au chant de l'office. De retour à la maison, la noble veuve consacrait tout le temps que lui laissait libre le soin des pauvres à la confection des vêtements sacerdotaux, des parements d'autel ou d'autres ornements liturgiques. D'ailleurs le régime qu'elle s'était prescrit étant limité au strict nécessaire, de la modicité de son revenu elle tirait des ressources abondantes à l'honneur du culte divin.

Avec quelle joie elle contribuait de ses deniers à l'acquisition des calices, des missels et de tous les objets destinés au saint sacrifice ! Cette générosité était toute surnaturelle, elle ne la faisait jamais par quelque motif humain, mais uniquement par compassion et amour pour le Dieu caché sous les voiles eucharistiques.

Une fois, on vint lui demander un peu de farine pour faire des pains d'autel. Toute joyeuse, et par un respect délicat pour le Corps du Sauveur, elle passa au tamis huit mesures de belle farine, et, ayant recueilli la fine fleur, elle la donna au sacristain.

Toutes les joies d'Emilienne en ce monde se concentraient sur la communion, Il est vrai que son confesseur ne la lui avait permise que le samedi de chaque semaine, en l'honneur de la très sainte Vierge, pour laquelle notre bienheureuse avait une dévotion toute spéciale. Mais cette relative rareté était compensée par les industries que lui dictait sa ferveur. Elle s'y préparait par une confession exacte de ses fautes et passait en prières toute la nuit qui précédait la communion. Sachant bien qu'on n'obtient jamais tant du Fils qu'en se servant de la médiation de la Mère, elle suppliait l'au-

na
au
on
het
ser
au
ron
A
der

guste Vierge de la préparer elle-même. Son recueillement alors était si profond qu'elle ne consentait point à rompre le silence, fût-ce même pour s'entretenir du bon Maître avec quelques fidèles compagnes.

Aussi avait-elle recommandé à celle qui l'accompagnait le matin à l'église de ne point lui parler les jours de communion : "Dieu, disait-elle, aime à se communiquer, mais il cherche des âmes bien pures. Ma sœur, ne me distrayez donc point par des paroles. Je ne con-



nais pas de meilleure préparation que le silence à offrir au Créateur quand on se dispose à le recevoir : car, dût-on se prosterner la face contre terre pendant de longues heures et faire toutes sortes d'autres bonnes œuvres, ce serait trop peu pour marquer le respect que nous devons au Très Saint Sacrement dans la communion. Honorons-le du moins par notre silence."

Après avoir reçu le Corps de son Sauveur, Emilienne demeurait abîmée dans les sentiments les plus vifs de la

foi et de la reconnaissance ; puis, ayant satisfait au devoir de l'action de grâces, elle se hâtait de revenir à son humble cellule où, loin de se livrer à ses occupations habituelles, elle prolongeait pendant un temps considérable les transports de son amour.

Une existence aussi appliquée consuma insensiblement ses forces : l'amour rompit enfin les attaches qui renaient son âme à son corps. Elle mourut à vingt-sept ans, de l'an 1246, un samedi, comme elle l'avait désiré, à l'heure où elle s'unissait sacramentellement à son Dieu dans la communion.

Au Mont-Cassin : Une fête eucharistique.

Le Mont-Cassin, couronné à 600 mètres d'altitude par l'antique et célèbre abbaye bénédictine, fut le berceau de la vie monastique en Occident.

C'est là que vécut, il y a 14 siècles, l'illustre patriarche Saint Benoît. Il est un des lieux les plus augustes et les plus intimement mêlés à l'histoire de l'Eglise à travers les âges.

A mesure que l'on quitte la vallée fertile aux verdure printanières, striées ici et là par les rubans blancs des routes poudreuses et l'onde bleu du Lyris chanté par Horace ; à mesure que l'on s'élève sur le mont solitaire, on a la perception très nette et très reposante que l'on laisse la terre et ses bruits, pour se rapprocher des hauteurs, des vastes horizons, de la demeure des âmes au vol aérien, du ciel pur et calme, de Dieu enfin et de ses anges.

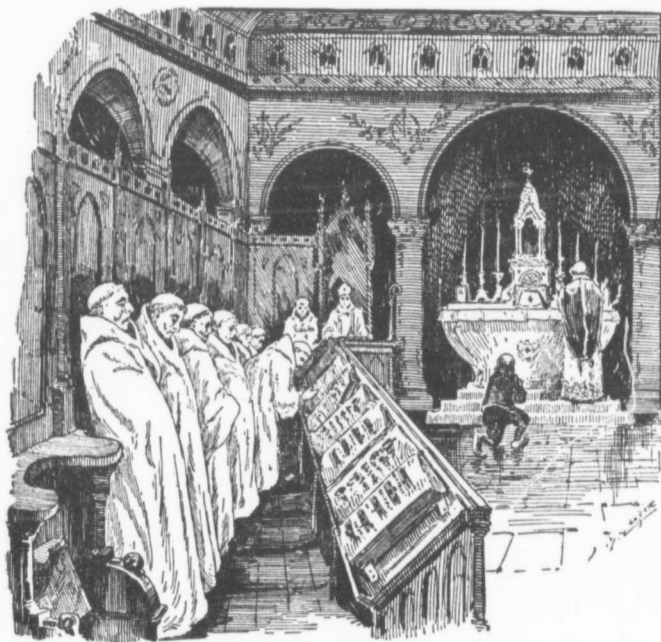
Le voilà qui dresse tout à coup devant notre regard ses formidables assises, le grand monastère semblable tout à la fois à une forteresse imprenable et à un nid de repos dans la verdure des sommets.

Ce qui frappe le visiteur, sitôt qu'il a franchi les murs du monastère c'est de trouver si haut, si loin des habitations humaines, des constructions qui évoquent l'idée d'une ville enchantée plutôt que d'un couvent.

de
de
m
me
rei
se
du
de

Devant lui se déploient l'ampleur des portiques, les vastes cours ornées de vasques de marbre et de verdure, les larges escaliers qui montent de l'atrium inférieur vers l'atrium supérieur, les cloîtres peuplés de statues et les arcades qui supportent des terrasses aux dalles sonores.

A l'intérieur aussi, que de richesses recèle l'abbaye comme un vaste écrin ! Richesses de l'art et de la science, richesses de la pensée : il y a là des codes et



des palimpsestes qui remontent au 5e siècle, des écrits de Flavius Josphe, de Lactance, de Justinien ; 90,000 manuscrits et des volumes innombrables.

Mais ce qui, plus que tout le reste, attire invinciblement le visiteur, c'est l'église abbatiale. Comme une reine assise sur son trône et parée de son manteau, elle se dresse fièrement au-dessus des cours et des parvis du monastère, éblouissante de l'éclat de ses mosaïques de marbre aux couleurs multiples, rehaussées encore

par les fines ciselures des boiseries sculptées. Mais ce qui constitue son plus inestimable bijou, c'est la masse imposante du maître-autel qui garde sous l'arcosolium les corps de saint Benoît et de sainte Scholastique.

C'est pour marquer la fin des travaux de décoration qui ont occupé les moines artistes pendant plus de dix ans, c'est pour inaugurer et consacrer ensemble la Crypte et la Tour de saint Benoît que viennent d'avoir lieu des fêtes splendides.

* *
*

Ces fêtes ont duré trois jours et ont revêtu le caractère et les privilèges d'un jubilé. Ouvertes dès le lundi, 5 mai, par une messe pontificale et par la cérémonie de consécration de la crypte, elles se sont clôturées le jeudi suivant par ce qu'on peut appeler une *journée eucharistique*.

Dès la veille, de nombreux pèlerins accourus des campagnes environnantes se pressaient autour du monastère pour passer la nuit à la belle étoile, les étoiles d'un beau ciel d'Italie. Mais c'est surtout dès les premières lueurs de l'aurore que de tous côtés affluèrent les pèlerins. Ils descendaient des montagnes de l'Abruzze, ils accouraient des villages voisins, ils venaient même des villes lointaines, de Rome et de Naples ; et c'était un spectacle impressionnant de voir ces foules aux costumes bariolés, de tous les âges et de toutes les conditions, gravir en priant les lacets abrupts du Mont-Cassin. Durant toute la matinée, les confessionnaux assiégés envoyèrent à la Table Sainte de nombreux communiants, tandis qu'à tous les autels le Saint Sacrifice s'offrait sans interruption.

A 10 heures, une messe pontificale fut célébrée par le cardinal Gaspari, venu tout exprès de Rome pour présider à ces fêtes. Le chœur où, en plus des stalles, on avait disposé de gracieuses estrades, regorgeait d'un nombreux clergé, de moines et de prêtres encadrant six rangées d'abbés mitrés. La Schola du monastère au grand complet fit entendre le plus pur grégorien mêlé à de la musique palestrinienne ; l'hymne à saint Benoît,

chanté à l'offertoire, tint l'auditoire sous le charme suave de ses mélodies antiques.

Après la grand'messe, eut lieu la plus belle démonstration de ce triduum de fêtes, *La procession du Très Saint Sacrement*, qui revêtit les proportions d'un de ces triomphes royaux en l'honneur de Jésus-Hostie auxquels nous ont initiés les Congrès Eucharistiques.

Précédé des délégations des paroisses environnantes avec leurs bannières et leurs insignes, escorté d'un très grand nombre de religieux, de prêtres, ainsi que d'une soixantaine d'abbés bénédictins accourus de tous les coins du monde au berceau de leur ordre, et portant tous la crosse et la mitre, le Dieu du Sacrement, porté entre les mains du Cardinal Légat, parcourut les parvis, les cloîtres et les portiques du vaste monastère, au milieu des rangs pressés de la multitude.

C'était un spectacle imposant de voir se dérouler sur ce sommet solitaire, dans le cadre grandiose que forment au Mont Cassin les montagnes environnantes dont plusieurs montrent encore des crêtes neigeuses, sous la lumière intense d'un joyeux soleil de printemps, au chant des cantiques sacrés mêlé au fracas des feux d'artifice, c'était un spectacle féérique de voir se dérouler dans un tel décor le cortège royal de Jésus-Eucharistie.

De retour au Sanctuaire, l'Hostie Sainte s'éleva sur les fronts prosternés pour bénir ; puis elle fut portée processionnellement dans la crypte nouvelle pour y rester exposée tout le jour à la vénération des fidèles sur le tombeau même de saint Benoît.

Telles furent ces fêtes magnifiques qui marqueront une date dans les fastes du Mont-Cassin. Rarement sans doute le célèbre monastère en a vu de plus belles ; jamais peut-être il n'a été témoin d'un tel triomphe eucharistique. Douce et durable vision de paradis que nous emportons dans nos âmes en redescendant les pentes de cette colline qu'on a appelée : "*la Loggia del Paradiso.*"

ETIENNE GALTIER.

Sa Grandeur Monseigneur J. G. Forbes

Evêque nommé de Joliette.

Sa Sainteté Pie X vient de donner un successeur au regretté Mgr Archambault dans la personne de Mgr Joseph Guillaume Forbes, curé de S. Jean-Baptiste de Montréal. Ce choix du Saint Siège a rempli de joie tous ceux qui connaissent le nouvel élu. Doué de grandes qualités de cœur et d'esprit, administrateur doux et conciliant, Mgr Forbes sut se faire l'ami et le conseiller de ceux qu'il a dirigés, pendant ses vingt-cinq ans de sacerdoce. Sa devise "*Salus per Christum*", le salut par le Christ, exprime son zèle ardent pour le salut des âmes. Les quatorze années d'apostolat chez les sauvages de Caughnawaga, et les œuvres impérissables qu'il laisse après lui en sont déjà les premiers fruits. C'est donc avec raison que Joliette est dans l'allégresse et rend grâce à Dieu de lui avoir donné un pasteur selon son cœur.

Ces sentiments de joie, toute la famille des Religieux du T. S. Sacrement de l'Avenue Mont-Royal les partage, et elle est heureuse d'exprimer à son digne et affectionné curé ses meilleurs vœux de bonheur et ses souhaits d'un long et fécond épiscopat. Le Petit Messager du T. S. Sacrement, fidèle interprète des sentiments de ses 35,000 abonnés, offre aussi à Sa Grandeur Mgr Forbes l'hommage de sa profonde vénération et lui dit avec respect et reconnaissance

AD MULTOS ANNOS

—→ SOMMAIRE ←—

Laissez venir à moi les petits enfants. — Pensée Dominante: Protection de S. Michel. — Le petit Henri. — 70 ans de prêtrise. — Sujet d'Adoration: Vie de prière de Jésus au T. S. Sacrement. — Une âme Eucharistique. — Actions de Grâces au Vén. Père Eymard. — Fleur Eucharistique. — Au Mont-Cassin: Une fête Eucharistique. — S. G. Mgr J. G. Forbes.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.

u
r
e
s
t
r
e
t